

La Médecine et les Médecins dans l'œuvre de Sénèque le Philosophe

PAR

M. le D^r Raymond Neveu

Lorsque, las des sarcasmes de Caligula, et miné par la maladie, Sénèque abandonna le barreau pour ne s'occuper que de philosophie, Rome présentait alors le tableau de la corruption la plus effrénée et offrait au jeune philosophe une source inépuisable d'observations.

De ces observations, nous ne tirerons que celles qui ont trait à la médecine ou à l'hygiène : car Sénèque, qui aimait à s'appeler le médecin des âmes, se comparait souvent au médecin du corps.

Ses lettres sont remplies de tableaux clinique fort curieux et fort justes, et de toute son œuvre se dégagent des idées générales sur l'hygiène d'une très haute portée.

1. — Des Maladies

Les maladies que l'on connaît le mieux sont celles que l'on a eues, aussi, Sénèque, dans une de ses pre-

nières lettres à Lucilius, décrit-il avec une minutie extraordinaire celle qui le terrassait trop souvent.

« Mon mal m'avait laissé une longue trêve; tout à coup il m'a repris. — Lequel, me direz-vous; vous avez raison de me le demander, car il en est à peine un qui me soit inconnu. Il est cependant une maladie à laquelle je suis comme voué; je ne vois pas pourquoi je l'indiquerais par son nom grec, car notre mot *suspirium* la désigne suffisamment. Ses attaques semblables à la tempête ont fort peu de durée; elles cessent en moins d'une heure; peut-on, en effet, expirer longuement? J'ai passé par toute espèce d'incommodités et de crises, mais rien ne m'a jamais autant fait souffrir. Pourquoi? c'est que toutes les autres affections, quelles qu'elles soient, ne sont que des maladies; celle-ci est une agonie : aussi les médecins l'appellent-ils *méditation de la mort*; car à force de le tenter, ce mal finit souvent par vous tuer (1). »

Sénèque, d'ailleurs, paraît avoir été atteint d'un autre mal que cet asthme qu'il a décrit si joliment, il semble avoir été touché très jeune par la tuberculose, s'il faut en croire une de ses lettres.

Atteint d'un long rhume passé à l'état chronique, il ne s'en inquiéta pas tout d'abord, mais les petits accès de fièvre répétés, la toux, et l'état de maigreur où il était tombé finirent par le désespérer et lui faire même souhaiter la mort :

« J'en vins au point qu'il semblait que j'étais tombé en fusion, tant était grande ma maigreur. Souvent, j'ai eu la tentation de mettre fin à mes jours : le grand âge de mon père qui me chérissait m'a retenu (2). »

Et dès lors Sénèque se résigna à vivre, quoiqu'il faille bien souvent du courage pour s'y résoudre.

(1) *Lettres à Lucilius*, LIV, page 169.

(2) *Lettres à Lucilius*, LXXVIII, page 301.

Il prétend même que c'est en méprisant la mort qu'il la chassa.

Les prescriptions du médecin sont bonnes évidemment, il est profitable de suivre ses conseils, de faire de la marche, d'exercer sa respiration et de naviguer, mais cela ne vaut pas le mépris que l'on doit avoir pour la mort (1).

Tout cela est fort beau, mais s'il s'était servi de ce seul remède, bien certainement Sénèque n'aurait pas eu la peine de s'ouvrir les veines.

Notre philosophe ne devait pas être toujours facile à soigner ; en effet, s'il recommande de bien suivre les ordonnances médicales, il nous apprend que, malgré l'avis de son médecin, il partit souvent en voyage avec de la fièvre, « un pouls inégal agité (2) », des « frissons, signes précurseurs de maladie (3) ».

Dans son traité de la colère, Sénèque n'omet point de parler du dyspeptique : comme ses illustres devanciers, les prêtres d'Epidaure, il reconnaît que si les gens fatigués sont querelleurs, les dyspeptiques le sont aussi.

Sur un ex-voto que je trouvai dans la cité d'Esculape, je me rappelle avoir lu cette recommandation suprême à un malade :

« Ne jamais se mettre en colère. »

Or Sénèque écrit ceci :

« Fuyons les tribunaux, les procès, les plaidoeries, tout ce qui peut ulcérer notre mal (4)... »

Dans ce même traité, nous trouvons une courte description de l'épilepsie assez curieuse et digne d'être reproduite :

(1) Page 302. Lettre LXXVIII.

(2) Page 115, tome II, lettre CIV.

(3) Page 279, tome I, lettre LXXXIV.

(4) *De Irâ*, page 330.

« Les personnes sujettes au mal caduc pressentent l'approche de leur accès quand la chaleur se retire des extrémités, quand leur vue se trouble, que leurs nerfs se contractent, que leur mémoire échappe et que le vertige les prend.

« Aussi, tout d'abord ont-elles recours aux préservatifs ordinaires ; elles cherchent à neutraliser, en sentant et en mâchant certaines substances, la cause mystérieuse qui les arrache à elles-mêmes.

« Elles combattent par des fomentations le froid qui raidit leurs membres ; ou, si ces remèdes sont impuissants, du moins elles ont pu fuir les regards et tomber sans témoin dans leur accès (1). »

Nous avons gardé pour la fin de ce premier chapitre une des questions les plus intéressantes en médecine, et que Sénèque semble avoir bien comprise, nous voulons parler de la contagion.

Par les temps d'épidémie, il faut éviter de s'approcher des malades, parce qu'on gagnerait leur mal « et que leur haleine seule pourrait nous infecter (2) ».

D'ailleurs, les Romains savaient si bien cela qu'ils fuyaient les gens contagieux. Sénèque nous l'apprend dans son « Traité de la Clémence » :

« Un seul malade ne répand pas l'effroi, mais lorsque le nombre des morts fait reconnaître l'existence de la peste, un cri général s'élève, on fuit, on s'arme contre les dieux mêmes (3). »

Pour éviter la contagion, on isolait les malades, de même que l'on tuait les chiens hydrophobes et que l'on égorgeait les brebis infectées (4).

On faisait plus même, on étouffait les monstres à

(1) *De Irá*, livre III, page 331.

(2) *De la Tranquillité de l'âme*, page 393.

(3) *De la Clémence*, livre I, page 248.

(4) *De Irá*, page 265.

leur naissance et on noyait les enfants débiles, afin de n'avoir point une race de malingres ou de gens dangereux pour la société.

Sans doute, c'est pousser un peu loin le souci de la santé et nos idées actuelles ne sauraient s'accommoder de ces principes.

Cependant, sans exterminer les chétifs à leur naissance, on pourrait, par des soins éclairés et constants, surveiller ces pauvres déshérités, on devrait les suivre dans la vie, en faire de petits campagnards au lieu de les laisser s'étioler à la ville et s'achever dans les hôpitaux, on devrait les empêcher de travailler trop jeunes et leur donner un métier dont leur état de santé n'aurait pas à souffrir, quitte à les faire se reposer quand il le faudrait.

Ces pauvres petits êtres y gagneraient et la société aussi.

II. — Etiologie des maladies.

De tous temps, les maladies ont eu des causes multiples, l'hérédité, la contagion, une imprudence même, mais toujours et partout, il y a cette question de terrain qui fait qu'on est plus ou moins apte à les attrapper, avec plus ou moins de virulence.

Or, s'il faut en croire les littérateurs de l'époque de Néron, les Romains s'entendaient bien à déprimer ce terrain que leurs ancêtres avaient fait si robuste et si fort.

De toute l'œuvre de Sénèque se dégage une tristesse profonde et un sentiment de révolte contre ses concitoyens. Il n'a pas assez de mots pour dire sa haine contre ceux qui sont tombés si bas « qu'ils vomissent pour manger et mangent pour vomir (1) ».

Evidemment, dans l'étiologie des maladies rentrent

(1) Tome III, page 21.

bien des négligences, les malaises non soignés (1), l'homme n'est pas toujours raisonnable, il sait pourtant « qu'un rhume, nouveau encore, produit la toux, que la toux invétérée et continue produit la phthisie (2) ».

Mais cela n'est rien assurément à côté de cette débauche effrénée, source de tous les maux. Leurs ancêtres se fortifiaient par le travail et l'exercice, et mangeaient une nourriture grossière et saine : aussi n'étaient-ils jamais malades.

« La maladie alors était simple comme sa cause ; la multiplicité des mets a produit la multiplicité des maladies (3).

Paroles admirables et prophétiques que l'on croirait écrites par un thérapeute de notre époque... !

Puis il y a aussi cette éternelle question de l'alcoolisme. Les Romains étaient stupides quand ils buvaient à jeun et ils n'emangeaient que lorsqu'ils étaient ivres.

« Ne boire qu'après les repas est trop vulgaire : on laisse cela à la rusticité des pères de famille qui ne se connaissent pas en plaisir. »

Mais que dirait Sénèque s'il revenait chez nous à l'heure verte où les hommes, les femmes, les enfants mêmes se tuent quotidiennement et sûrement avec un cynisme révoltant.

D'ailleurs sous Néron, les femmes ne le cédaient en rien aux hommes. Et si Hippocrate a pu certifier d'elles « qu'elles ne sont jamais chauves ni goutteuses parce que raisonnables et sobres », on ne pourrait plus le dire maintenant.

« Les femmes n'ont point changé de nature, mais de vie, et il est juste qu'imitant les hommes dans leurs excès elles participent à leurs infirmités (4). »

(1) Tome I, page 283.

(2) Tome I. *Lettre à Lucilius*, LXXV.

(3) Tome II. *Lettre à Lucilius*, XCV.

(4) *Lettre à Lucilius*, XCV, page 55.

Malheureusement aujourd'hui, les enfants, eux aussi, ont leur part. Ils portent à jamais la tare indélébile de la débauche des leurs; pauvres irresponsables qui n'ont point demandé à naître et qui pourtant sont là pour souffrir.

Que fait donc la médecine? dira-t-on. Elle fait des progrès énormes, mais elle ne peut réparer des désordres irréparables.

Du temps de Sénèque, les médecins avaient fait de réelles trouvailles, ils étaient certainement bien supérieurs à leurs ancêtres et, depuis, la science a marché de l'avant; mais les maladies s'aggravent chaque jour.. et notre art devient de plus en plus difficile.

La faute en revient aux hommes qui n'écoutent pas les conseils désintéressés et sages et traitent de radoteurs ceux qui veulent leur bien.

Il est étrange de voir la similitude d'idées entre Sénèque et les hygiénistes modernes, qui dénoncent le même mal...

Malheureusement, chaque jour amène de nouveaux ravages, et la tuberculose, fille de l'alcoolisme, fait sans pitié le vide autour de nous.

III. — Du régime et des remèdes.

Pour Sénèque, il y a deux sortes de traitement des maladies: le Régime et les Remèdes.

Cela n'a rien d'étonnant, d'ailleurs, après ce que nous venons de voir.

Pour lui, le régime est la première des choses. Nous avons vu que la débauche est la principale cause des maux; il est donc logique de ne point s'y adonner, si on ne veut pas être malade.

Avant tout, le médecin doit combattre l'intempérance de son client, il doit le forcer à suivre un régime

sévère, même si celui-ci lui déplaît (1). Il doit régler les aliments comme les exercices (2).

Il est évident qu'on devra interdire le vin aux coléreux, aux dyspeptiques et aux enfants.

Il s'élève contre ces parents stupides qui commettent cette faute... hélas! qu'aurait-il dit si, comme nous, il avait vu des mères donner de l'eau-de-vie à leurs bébés, pour qu'ils soient plus vigoureux.

Si le régime ne suffit pas, le médecin doit prescrire la diète. Et alors, si, malgré le régime, si, malgré la diète, le malade ne va pas mieux, on est en devoir d'essayer les remèdes.

Car enfin Sénèque reconnaît qu'il ne s'agit pas seulement de mépriser la mort pour guérir : le courage, la patience, la résignation sont des facteurs très importants de guérison, mais il y a aussi des médicaments qui vraiment sont utiles.

Nul ne peut nier, par exemple, l'action bienfaisante de l'ellébore (3), ou de certains narcotiques comme le pavot.

Nul ne saurait soutenir que la saignée n'est pas parfois indispensable lorsqu'on a des maux de tête, ou qu'on est congestionné (4).

Il y a aussi un traitement auquel Sénèque fait allusion, c'est celui de la tuberculose par la vie au grand air, et surtout par les longs voyages en mer.

D'ailleurs personne n'ignore que Cicéron se guérit en naviguant dans les mers de Grèce.

Pline lui-même nous apprend qu'on envoyait les malades en Egypte, non pas uniquement pour le climat, mais surtout pour l'action salutaire de la traversée.

(1) *Lettre à Lucilius*, XXV, page 86.

(2) *De la colère*, I, page 255.

(3) *Lettre à Lucilius*, LXXXIII, page 345.

(4) *Lettre à Lucilius*, LXX, page 245.

Et c'est vraiment curieux de trouver à cette époque un traitement que les Anglais du XVIII^e ont remis en vigueur et dont Sunderland-Buchau et Gilchrist se firent les apôtres.

Depuis, l'idée a fait du chemin pour aboutir aux importants travaux de Quinton et de Robert Simon.

IV

Dans le traitement, on peut faire rentrer l'importante question des eaux minérales, que les Romains semblent avoir bien comprise et dont Sénèque parle assez souvent avec force détails.

Dans son ouvrage des « questions naturelles », l'auteur étudie longuement la différence de saveur des eaux, et cherche à en expliquer la cause.

Après les avoir divisées en stagnantes et en courantes, il les classe en salées, âcres, amères et médicinales.

Celles-ci sont sulfureuses, alumineuses ou ferrugineuses, et par cela même ont des propriétés différentes.

Il en est qui guérissent les ulcères, soulagent les affections du poumon et arrêtent les hémorrhagies; certaines ont des propriétés plus grandes encore, puisque « elles guérissent des maladies réputées incurables par les médecins (1) ».

Sénèque nous apprend également que les eaux du Nil rendent les femmes fécondes, et que certaines sources de Lydie empêchent les fausses-couches (2).

D'ailleurs, les Romains ont compris ce que les Grecs avaient entrevu; frappés de l'action curative des eaux minérales, ils ont créé un peu partout des stations thermales immenses, dont les monuments encore debout attestent l'importance.

(1) *Questions naturelles*, livre III, page 334.

(2) *Questions naturelles*, livre III, page 356.

Ils avaient vu juste et avaient fait grand.

Et lorsqu'on visite des établissements aussi vastes que ceux de Tcherkirkue, en Asie Mineure, on est pris d'admiration pour cette race intelligente et belle... On se demande comment, après un élan aussi superbe, tout soit retombé dans l'oubli pour de longs siècles...

En Algérie, en Italie, en France même, il n'est pas de coin que les Romains n'aient fouillé, il n'est pas de sources minérales, aujourd'hui florissantes, qu'ils n'aient connues et n'aient appréciées.

En Algérie, par exemple, Hammam Rhira s'élève sur l'emplacement de l'antique ville romaine d'Aquæ Calidæ, où les vétérans venaient se reposer et se soigner.

En France, Vichy semble avoir été le vicus callidus, « le bourg aux eaux chaudes », que l'on trouve cité sur les cartes romaines, et par lequel ils avaient fait passer leur grande route de Roanne à Clermont.

Et c'est pourquoi nous ne nous étonnons pas de voir Sénèque s'étendre longuement sur les propriétés merveilleuses des eaux minérales et vanter leur action curative.

Ce que doit être le malade et ce que doit être le médecin.

Nous touchons ici à un des points capitaux de la médecine, et plus que jamais d'actualité.

Sénèque considère avec juste raison que le malade peut et doit beaucoup il constate avec amertume que, presque toujours, on appelle le médecin trop tard, ce qui rend sa tâche beaucoup plus ingrate et souvent impossible (1).

N'est-ce pas encore comme cela de nos jours? et n'est-

(1) *Lettre à Lucilius*, tome I, page 155.

on pas appelé la plupart du temps pour une broncho-pneumonie, suite de rougeole, alors qu'il eût été simple de la prévenir...

La tâche du médecin est aride, certes, mais aussi qu'elle est belle ; que de misères il peut soulager, que de peines il peut consoler...

Il doit être l'ami de son malade, il ne doit pas se contenter de prendre le pouls et de prescrire sans affection une ordonnance (1), il doit prodiguer ses avis et ses conseils ; c'est à lui qu'appartient de dire à quelle heure il faut prendre ses repas et quel doit en être le menu.

L'oculiste, par exemple, ne saura trop recommander à ses malades de ne pas exposer leurs yeux trop faibles à une lumière trop vive.

« Passez d'abord, leur dira-t-il, des ténèbres à un demi-jour, puis osez davantage et accoutumez-vous graduellement à supporter l'éclat de la lumière, ne vous mettez pas à l'étude après avoir mangé, ne forcez pas vos yeux quand ils sont encore pleins et gonflés... (2). »

Les sages conseils sont en effet aussi utiles que les drogues : en un mot le médecin doit joindre les avis aux remèdes.

Sénèque est tellement imbu de ces idées que, dans son traité des bienfaits, nous trouvons ce passage fort curieux :

« Quant au médecin qui ne fait que me tâter le pouls, m'inscrire sur la liste de ses visites, me prescrire sans affection ce qu'il faut faire, ce qu'il faut éviter, je ne lui dois rien de plus, car il ne m'a pas visité comme ami, mais comme un client qui le mande (3). »

(1) *Des Bienfaits*, livre IV, page 172.

(2) *Lettres à Lucilius* XICV, page 31, t. II.

(3) *Des Bienfaits*, page 172, livre IV.

Cette mentalité, nous la retrouvons encore aujourd'hui et l'on conviendra que, toute science mise à part, le docteur profondément dévoué fait davantage.

Le médecin évidemment ne doit pas être seulement un beau causeur, mais un guérisseur (1).

S'il est vrai que parfois il faut tromper les malades pour les guérir (2), il faut cependant savoir la marche et l'évolution de la maladie ; on ne doit pas en ignorer l'issue.

« Celui qui ne sait pas que son malade va mourir est plus fautif que s'il feignait de ne pas s'en apercevoir (3). »

Somme toute, Sénèque a une très grande idée de notre art, et s'il constate avec amertume « que quelques-uns se taillent de la besogne (4) », il s'empresse de clamer bien haut qu'on doit beaucoup au médecin, car on lui achète une chose inappréciable, « la vie et la santé (5) ».

Et c'est pourquoi on n'est pas quitte envers lui, même après l'avoir payé.

(1) *Lettre à Lucilius*, LXXV, t. I, page 281.

(2) *De la Colère*, livre III, page 364, t. II.

(3) *Lettre à Lucilius*, XCV, page 61, t. II.

(4) *Des Bienfaits*, livre VI, t. IV.

(5) *Des Bienfaits*, livre VI, t. IV.